

Le merveilleux fin-de-siècle :

Quand les héritiers de Baudelaire s'en prennent au conte de fées

Intérêt de la 2^e moitié du XIX^e siècle pour le récit court. Siècle du roman, mais surtout siècle des conteurs. Barbey d'Aurevilly, Zola, Maupassant, Lorrain, Montesquiou ou Wilde charment leur entourage en racontant des histoires.

Merveilleux particulièrement intéressant. Comme le souligne Jean de Palacio, l'époque ne distingue pas entre « merveilleux » et « fantastique ». Les deux s'appuient sur l'in vraisemblable. Ici, question de merveilleux.

Différence : Le merveilleux prend pour acquis et normaux certains décalages avec la réalité. Une fée doit avoir des pouvoirs, le corps humain peut varier de l'infiniment petit à l'infiniment grand, un château peut s'endormir pendant cent ans. C'est le monde où tout est possible ; la différence avec le fantastique étant qu'on ne s'en étonne pas.

Autre raison du succès du conte de fées :

Goût marqué pour la réécriture, trait fin-de-siècle par excellence : saturation d'influences, mélange de genres. A l'ère de l'électricité et de la machine à vapeur, nostalgie pour le conte de fées et pour le merveilleux.

Pourtant, changement dans le pacte avec le lecteur. On n'ignore pas que les contes de fées ne s'adressent pas qu'aux enfants. La fin-de-siècle joue sur ce décalage, exploite les failles du conte pour mieux se l'approprier.

Sens premier de décadence : Relâchement moral. Moralité du conte mise à mal (Contes sans morale). Entre amoralité et immoralité.

De manière plus complexe, décadence = idée de chute, de dégradation d'un état vers un autre. Transformation, modification, variation sur thème, autant de moyens. Surtout : impossibilité de réécrire sans abîmer. Pastiche voisine avec la parodie. Pastiche et parodie : question cruciale de la sincérité, impossible de départager.

Dans les deux cas => Perversion. Perversion morale, triomphe de la cruauté, prise à rebours de la moralité initiale...

Perversion => Déviation, détournement, beaucoup plus intéressant. Définition de Poe dans *The Imp of the perverse* : E. A. Poe : « We act, for the reason that we should not. » Agir parce qu'on ne le doit pas, faire le contraire.

Attitude paradoxale, à rebours, attitude = > POSE.

Pourquoi s'en prendre au conte de fées ? Quel intérêt littéraire, mais surtout qu'est-ce que cela révèle du rapport entre l'auteur et la matière imaginaire ?

- 1) Le conte comme terre d'asile, lieu d'expérimentation en liberté
- 2) Limites de cette liberté, ce qu'elle coûte au conte, un abri saccagé ?
- 3) Le conte et la sensation d'exil hors du monde.

I – Le conte, terre d'asile

A - Révocation du règne de la matière et du progrès

- Contre la marche du temps :
Perrault contre Jules Verne

« La science moderne a tué le Fantastique et avec le Fantastique, la Poésie, monsieur, qui est aussi la Fantaisie : la dernière fée est bel et bien enterrée et séchée, comme un brin d'herbe rare, entre deux feuillets de monsieur de Balzac ; Michelet a disséqué la Sorcière et, les romans de M. Verne aidant, dans vingt ans

d'ici, pas un de vos neveux, pas un, en entendant la Danse des Sylphes, n'aura le petit accès de nostalgie légendaire qui me fait divaguer. » Jean Lorrain, « Lanterne magique » in *Histoires de Masques*, Paris : Ollendorff 1900 (p.48)

« Si, depuis cette époque (celle de Nodier), le goût s'est un peu détourné de cette littérature simple et souriante, la mode peut la favoriser à nouveau. Cela serait charmant ! Et quelle revanche contre les turpitudes naturalistes ! Ou la science ou la poésie, il n'y a pas de milieu. » Remy de Gourmont, *Promenades littéraires* (première série), Paris : Mercure de France 1904 (p. 251)

En marge des vieux livres, les idées de Liette : la Vierge répare les injustices des contes de fée.

« Voyons, Parrain ; est-ce que tu admetts la fin du Petit Chaperon rouge ? Voilà une petite fille qui est mangée par le loup, pourquoi ? Parce qu'elle a été polie avec lui et parce qu'ensuite elle s'est amusée à cueillir des noisettes ! Et la mère-grand, qui est aussi mangée par le loup, qu'est-ce qu'elle a fait de mal, elle, la mère-grand ? [...]

Tu as bien fait de venir ici, petit : sans cela, tu aurais été mangée par le loup. Mais le loup n'a même pas pu manger ta mère-grand, car un homme l'a vu au moment où il essayait d'entrer chez elle et l'a chassé à coups de pierres.

Alors la Vierge commanda à l'un des bergers de reconduire la petite fille chez ses parents, qui devaient être en peine. Et l'un des Rois mages trouva le Petit Chaperon si gentil qu'il voulut l'adopter. Allez demander à mes parents, dit le petit chaperon. Et le roi mage y alla, il adopta le petit chaperon rouge et l'emmena dans sa cour avec son père, sa mère et sa mère-grand. »

« Ces contes de fées, qu'on a remplacés aujourd'hui par des livres de voyages et de découvertes scientifiques, ces merveilleuses histoires qui parlaient au cœur à travers l'imagination et préparaient à la pitié par d'ingénieux motifs de compassion pour de chimériques princesses, dans quelle atmosphère de féerie et de rêve, dans quel ravissement de petite âme éblouie et frémissante ont-elles bercé les premières années de ma vie ! Et comme je plains au fond de moi les enfants de cette génération, qui lisent du Jules Verne au lieu de Perrault, et du Flammarion au lieu d'Andersen ! Les pratiques familles de ces bambins-là ne savent pas quelle jeunesse elles préparent à tous ces futurs chevaucheurs de bicyclettes. Il n'est pas au monde une émotion un peu délicate qui ne repose sur l'amour du merveilleux. » Jean Lorrain, « Les Contes » in *Princesses d'ivoire et d'ivresse* (p.5-6)

« Il avait, lui le preux qui se réjouissait des lances rompues dans la rencontre des palefrois, des entre-choquements lumineux des glaives, des poitrines affrontant les poitrines, des rouges blessures proches des bras qui les dirent, il avait la sombre vision d'une guerre étrange, où l'on se hait de loin, où ceux qui frappent ne voient pas ceux qu'ils frappent, où le plus lâche peut tuer le plus brave, où le traître hasard, dans de la fumée et du bruit, dispose seul des destinées. Alors, considérant Durandal, qui étincelait sous les étoiles, Roland pleura, pleura longtemps, et ses larmes tombaient une à une sur l'acier loyal de l'épée. » « Les Larmes sur l'épée » in *Les Oiseaux bleus*, (p. 226).

B – Devenir fée : Le merveilleux du réel

La douceur du monstre in C. Mendès, *La princesse nue*

« Voici le monstre, dit-il, qui habitait dans l'ancre près de la mer. C'est le plus formidable des êtres, en effet, puisque c'est une femme ! Mais la femme, atroce et dévoratrice, que ne sauraient soumettre la majesté ni la richesse ni la force, on la gage aisément, fût-on le petit pâtre des routes, lorsque l'on sait s'y prendre, et il suffit de lui parler d'amour, d'un cœur sincère, en lui offrant une fleur. » (p. 281)

« On nous a crues mortes, disaient-elles, nous sommeillons seulement. Nous appartenons au temps des bardes et des druides. D'étranges apôtres, au nom d'un dieu crucifié, visitèrent ce pays, il y a des siècles ; par des exorcismes proférés dans la langue savante de Rome, ils nous ont chassées de nos antres, de nos fontaines... » Jules Bois, *Le Couple futur* (p. 25)

« Mais dans ce mouvement le grand chapeau de paille de lady Mordaunt se trouvait accroché à une branche et, tout à coup décoiffée au passage, l'Anglaise s'arrêtait brusquement, la taille et les épaules comme inondées, submergées d'aurore, subitement drapée dans un manteau d'or blond.

Sa magnifique chevelure s'était dénouée au passage et, son poids l'entraînant, avait déferlé comme une vague de sa nuque aux talons. Ce fut un éblouissement. Lady Mordaunt portait, ce dimanche-là, un spencer ajusté de soie verte sur une robe de mousseline blanche à volants. Dernière magie, un rayon s'était pris dans ce métal en fusion.

Mon père et moi avons fait halte malgré nous, stupéfiés, admirant ; cette adorable et frêle vision blanche, coiffée d'une coulée d'or jaune et se détachant en traits de lumière sur les ténèbres vertes et mouvantes d'un bois ! je marchais, moi, ébloui, en plein rêve : ce Franqueville était bien Broceliande, Viviane y surgissait dans le creux des ravins. » (p. 63-64)

Est-ce que se servir du conte dans un registre contemporain, dans le roman de mœurs, n'est pas déjà corrompre le merveilleux ? En assure la pérennité mais à quel prix ?

Transition : quand le conte dit sa propre symbolique

II – Un abri saccagé : les perversions du merveilleux

A - Esthétiques décadentes

- Merveilleux et naturalisme
Nécessité de dire la vérité => Retournement du principe même du merveilleux :

L'État-Civil : Aurore = > Paule Marie Aurore. Barbe-Bleue = Monsieur de Montragoux
Premier à ramener les fées à l'administratif : Baudelaire ! « Les Fées ».

« On voulait trop me faire croire à la cruauté de cet homme pour ne pas m'en faire douter. » (p. 129)

Contes de Perrault, édition André Lefèvre, (p.86)

« D'après des documents authentiques et de sûrs témoignages » (p.159)

« Nous rapporterons les faits aussi sobrement que possible. » (p.160)

Corrige Perrault :

Mendès : « Il faut bien écrire qu'il arrive fréquemment aux conteurs les plus consciencieux, les mieux informés – Mme d'Aulnoy, le bon Perrault lui-même – de ne pas relater les choses exactement comme elles s'étaient passées dans le pays de la Féerie. » (*Les Oiseaux Bleus*, p. 43)

France :

L'historien de la Barbe-Bleue, en rapportant ces paroles, a le tort d'adopter sans contrôle la version produite, après l'événement, par les dames de Lespisse. (p.155)

Comme l'a dit Perrault, « elle fut si pressée de sa curiosité que, sans considérer qu'il était malhonnête de quitter sa compagnie, elle y descendit par un petit escalier dérobé, et avec tant de précipitation, qu'elle pensa se rompre le cou deux ou trois fois. » Le fait n'est pas douteux. Mais ce que personne n'a dit, c'est qu'elle n'était si impatiente de pénétrer en ce lieu que parce que le chevalier de La Merlus l'y attendait. (p.156)

- **Enjeux littéraires dans le conte fin-de-siècle ; le poids du mot.**

« Un fuseau, arme innocente aux mains des femmes mortelles, mais terrible quand les trois sœurs filandières y tordent et y enroulent le fil de nos destinées et les fibres de nos cœurs. » A. France, *La Belle au bois dormant* (p. 220)

On y enseignait que les sept femmes de la Barbe-Bleue étaient des aurores et ses deux beaux-frères les deux crépuscules du matin et du soir, identiques aux Dioscures qui délivrèrent Hélène ravie par Thésée. A ceux qui seraient tentés de le croire, il faut rappeler qu'un savant bibliothécaire d'Agen, Jean-Baptiste Pérès, démontra, en 1817, d'une façon très spécieuse, que Napoléon n'avait jamais existé et que l'histoire de ce prétendu grand capitaine n'était qu'un mythe solaire. En dépit des jeux d'esprit les plus ingénieux, on ne saurait douter que la Barbe-Bleue et Napoléon n'aient réellement existé.

Le vœu Maladroit, la magie de la parole performative inversée.

Le vœu hélas ! Accompli

« Elle demanda de devenir aussi miraculeusement belle qu'elle l'était dans les vers de son ami » :

Les cheveux blonds n'étaient plus des cheveux, mais des épis en touffes d'or ; en place de ses yeux, bleuissaient deux saphirs ; sa bouche, qui avait cessé d'être une bouche, était une rose ; elle avait, réellement, un cou de cygne, des ailes d'ange frissonnaient à ses épaules, et son sein, naguère chair tiède et palpitante, - son sein était de marbre ! Pauvre amie, il ne lui fallut pas moins de huit ou dix flirtations poussées à l'extrême, avec des ingénieurs, des banquiers, des maîtres de forges, pour se défaire de toute cette poésie. (p. 280)

– Saturation d'influences : Jeu de pistes et jeu de dupes

« Mélusine », « Le chevalier à la fée », « La Princesse aux oies »

« Seules les lèvres d'un homme rompent l'enchantement, mais le héros promis, l'hydre l'attend encore. [...] Quand la vierge, enfin délivrée, jaillira-t-elle nue comme une perle et blanche comme l'écume hors de l'écaille du monstre ? »

« Le charme est dans la beauté qui sommeille, captive en la gaine squameuse et bruisante de l'hydre ; la délivrance est dans le baiser du héros à l'âme assez trempée pour boire le poison et affronter la mort. A celui-là puissance et nombreuse lignée, à celui-là fortune et renommée, il fondera héroïque et princière maison. « Mélusine enchantée » (p. 163)

Avec un long, long cri, la vierge délivrée avait surgi nue hors de l'enveloppe hideuse, et jeté ses bras au cou de son vainqueur, puis tout à coup elle avait baissé les yeux, ses grands yeux couleur d'ombre, devenue toute rose, rose de ses pieds nus jusqu'à la fraîche églantine de ses seins. Mélusine avait honte, se voyant sans vêtement. (p. 168)

« Robert, veux-tu être le Victorieux qui écrasera comme une vendange de pommes dans le pressoir tout ce qui oserait te tenir tête, tout ce qui te provoquerait ? Veux-tu que les caveaux d'Argouges débordent de trésors qui rendraient fou de convoitise aient à son effigie, qui oublie le compte de ses villes, de ses manoirs, de ses hameaux ? Veux-tu être aimé comme aucun homme périssable ne fut aimé ? » [...]

La fée se posa légère sur l'arçon de la selle, noua ses bras au cou de celui qu'elle désirait, l'embauma de son haleine qui fleurait le thym et les dernières roses, soupira, les yeux dans ses yeux, la chevelure éparsée dans la lumière :

« Veux-tu devenir pour toujours mon bien-aimé, mon époux ? » *Le Chevalier à la fée* (p. 8)

Pourtant, Maizeroy change la phrase connue¹ qui cause le départ de la fée, pour une autre où est soulignée l'ampleur de la passion les unissant : « Ah ! Douce Dame de ma vie, pourquoi votre bouche me donne-t-elle tant de bonheur ? Et que j'aurais maintenant regret de mourir ! » Le temps fort de la nouvelle de Maizeroy reste la disparition de la fée et la décrépitude du duc d'Argouges :

Et la Fée exhala une longue plainte triste, devint une fumée bleuâtre de vierge qu'une rafale brusque aurait éteint et qui se disperse, s'évanouit dans les ténèbres et le sire d'Argouges fut, en trois semaines, un vieillard courbé, usé comme le bâton où s'appuya, des années et des années, un pèlerin de misère, rendit l'âme en prononçant des mots qui glaçaient de terreur les gros chapelains et les petits clercs en oraison, qui faisaient vaciller entre leurs doigts tremblants la croix et les chandeliers. (p.11-12)

B – Le deuil du merveilleux

- L'Unheimlich : Quelque chose de pourri dans le monde de la féerie

Mélange hétéroclite :

- Titres :
- Willy mécomptes de fées
- A. France Les sept femmes de la Barbe-Bleue
- Les Oiseaux bleus
- La Princesse au Sabbat, La Princesse au Miroir

¹ « Douce dame, seriez-vous bonne à aller quérir la mort ? » XXX REF

- Princesses vaines, Illys et Ilsée, voire inquiétantes : Bertrade, Tiphaine,
- Les princesses s'ennuient : le merveilleux n'émerveille plus. La cruauté comme échappatoire
Anne de Lespouisse était la plus méchante de la famille. Elle demeurait étrangère aux faiblesses des sens et restait chaste au milieu des débordements de sa main ; non qu'elle se refusât des plaisirs qu'elle jugeait indignes d'elle, mais parce qu'elle n'éprouvait de plaisir que dans la cruauté. (p.158)
- Spectre de Salomé.
La Princesse aux lys rouges
Prise d'un vertige, d'une rage de destruction, la princesse allait toujours, déchiquetant, meurtrissant, broyant tout devant elle, quand une étrange vision l'arrêta.

D'une gerbe de fleurs plus hautes, une transparence bleuâtre, un cadavre d'homme émergea. Les bras étendus en croix, les pieds crispés l'un sur l'autre, il étalait dans la nuit les plaies de son flanc gauche et de ses mains saignantes ; une couronne d'épines s'éclaboussait de boue et de sanie à l'entour de ses tempes, et la princesse effarée reconnut le misérable fugitif recueilli le soir même, le blessé agonisant de la crypte. Il souleva péniblement une paupière tuméfiée et d'une voix de reproche : " Pourquoi m'as-tu frappé ? Que t'avais-je fait ! " dit-il.

L'ennui, la fuite

- The Beggar Maid
- Les filles du vieux duc

Tr : Bertrade s'ennuie, vanités

Motifs baudelairiens liés : « L'Invitation au voyage » et « L'ennui ». Une telle lassitude de tout que naît l'envie d'aller « N'importe où hors du monde ». Échec de la féerie : C'était un monde magique à portée de rêve ; à présent, l'ennui y règne.

III – Le merveilleux comme terre perdue

A - La dernière fée

Les fées mouraient sans doute puisqu'elles vieillissaient. Elles ont toutes fini par mourir et chacun sait que Mélusine est devenue en enfer "souillarde de cuisine". A. France, *La belle-au-Bois-Dormant* (p.218)

Et pourquoi t'obstiner à demeurer captive, cuirassée dans toutes ces perles et ces broderies qui t'enserrent ? [...] Si tu voulais, avec mes dents pointues je déferais un à un les points de soie et de cordonnet d'or qui te tiennent fixée depuis six cents ans immobile dans ce velours qui n'a plus, entre nous, grand éclat [...] et tu verras comme c'est bon de respirer et de vivre ! Belle comme tu l'es, avec ton visage de princesse de conte et riche des fabuleux trésors dont resplendit ta robe, tu te feras habiller par les plus grands faiseurs, on te prendra pour la fille d'un banquier et tu épouseras pour le moins un prince français !

J. Lorrain, « Mandosiane Captive »

- Oriane :
La dernière fée de Mendès : A l'ère du progrès une fée ne sert à rien. meurt dans une fossette.
- Plus tragique, l'Oriane de Lorrain.

« Et moi, que t'avais-je fait ? J'avais l'âge de leurs illusions et leurs désirs me faisaient jeune. Belle de leur amour, je souriais à leur rêve et mon sourire les gardait contre la mort en leur souriant. Aujourd'hui le nombre des années oubliées près de moi et le poids de leurs regrets m'accablent, leur réveil m'a vieillie de mille ans et me voici durant mille années condamnée à vivre hideuse et triste la vie que chacun d'eux devait vivre ici-bas.

Ô malheureux enfant, la dernière illusion qu'avaient les hommes fleurissait dans ce bois et c'est toi qui l'as tuée »

Le bon almanach : Fuir le temps « Tant l'écheveau du temps lentement se dévide »

Il aurait fallu ne s'être jamais endormi dans l'éternelle forêt de Brocéliande, pour ne pas deviner que c'était une fée (p159)

« Tu as bien fait de dédaigner le calendrier banal qu'apporte le facteur et dont se contentent les autres hommes ; tu as bien fait aussi de ne pas agréer celui qui promet les enchantements des jeunes tendresses,

et celui qui promet les tumultes grandioses des triomphes. Hélas ! Parmi les arbres, ce n'est pas le rosier fleuri, ni le glorieux chêne, qui a raison ; c'est le saule, parce qu'il pleure. Tiens, prends ; ami, regarde ! Ce qu'elle me montrait, [...] c'était une page blanche, toute blanche, où il n'y avait rien d'écrit, absolument rien.

Et je dis alors :

Quel dommage, ô fée Mélancolie, que tu sois, toi aussi, vanité [...] Car aucun almanach ne vaudrait celui, sans mois ni semaines, sans dates ni jours, et sans vaines promesses, d'une année où rien n'arriverait, où rien ne tromperait, d'une année où l'on ne vivrait pas ! « Le bon almanach » in *La princesse nue* (p.168-169)

B – L'illusion volontaire

- ... Où tout n'est qu'ordre et beauté ...

Souvenir de Gustave Moreau : C'est extasiantes et extasiées qu'il fait toujours surgir ses princesses de rêve dans leur nudité cuirassée d'orfèvreries : léthargiques et comme offertes dans un demi-ensommeillement, presque spectrales tant elles sont lointaines, elles n'en réveillent que plus énergiquement les sens, n'en domptent et n'en ensorcellent que plus sûrement la volonté avec leur charme de grandes fleurs passives et vénériennes, poussées dans des siècles sacrilèges et jusqu'à nous épanouies par l'occulte pouvoir de damnables souvenirs. Jean Lorrain in « Les Artistes Mystérieux » (p. 65)

Point de vue non plus du lecteur mais de l'auteur :

Mais qui donc assumerait la tâche d'écrire des contes de fées s'il n'avait le droit de transformer, au cours de ses récits, les plus hideuses personnes en jeunes dames éclatantes de beauté et de parure ? On sait bien que dans nos histoires, plus l'on est repoussante, d'abord, plus on sera jolie, tout à l'heure. Catulle Mendès, « Les Trois faucheurs » in *Les Oiseaux bleus*

L'abri du rêve : Hors du temps, hors du monde.

Il faut donc aimer les contes, il faut s'en nourrir et s'en griser comme d'un vin peu dangereux et léger, mais dont la saveur âpre sous un faux goût de sucre insiste et persiste, et c'est cette saveur-là qui permet au convive écoeuré de la table parfois d'y demeurer. Jean Lorrain, « Les Contes » in *Princesses d'ivoire et d'ivresse*, (p. 7)

Ces beaux voyages là, nous les ferons ensemble un jour, ma Lily, quand nous n'aurons plus besoin de personne et que nous pourrons cracher au visage du monde l'ennui et le dégoût qu'ils nous font avaler en nausée depuis des années et des jours et des nuits, toi seul [sic] me comprends et tu es la seule que j'aime, petite sœur de douleur, de rêve et de tristesse écoeurée et de ressentiment. Je t'aime.²

- Dormir plutôt que vivre
« Où les bouquets mourants dans leur cercueil de verre » : Belles endormies
- La belle au bois rêvant

Je dors depuis un siècle, c'est vrai mais, depuis un siècle je rêve. Je suis reine, aussi, dans mes songes, et de quel divin royaume ! Mon palais a des murs de lumière ; j'ai pour courtisans des anges qui me célèbrent en des musiques d'une douceur infinie, je marche sur des jonchées d'étoiles. Si vous saviez de quelles belles robes je m'habille et les fruits sans pareils que l'on met sur ma table, et les vins de miel où je trempe mes lèvres ! Pour ce qui est de l'amour, croyez bien qu'il ne me fait pas défaut ; car je suis adorée par un époux plus beau que tous les princes du monde et fidèle depuis cent ans. Tout bien considéré, monseigneur, je crois que je ne gagnerais rien à sortir de mon enchantement, je vous prie de me laisser dormir. [...] Et depuis ce temps, grâce à la protection des bonnes fées, personne n'est venu troubler dans son sommeil la « Belle au Bois rêvant ». Mendès in *Les Oiseaux Bleus*

² Lettre 128, *Correspondance*, p.144.

– Le prince dans la forêt

Le Prince, tout à coup sombré dans on ne sait quelle merveilleuse extase, dégageait son poignet de l'étreinte de la Douleur, se laissait glisser à ses pieds sur le sol et d'une voix déjà sommeillante :

« Va t'en, j'ai peur de ta robe toute sanguinolente, peur de tes yeux de folle tout brûlés par les larmes, va-t'en, je veux dormir »³

En s'endormant, il fait le choix de rejoindre les nombreux cadavres qui peuplent les bois et que la Douleur lui a révélés, elle, leur guide à travers la forêt dont elle est la gardienne :

Combien j'en ai réveillés dans mes courses inquiètes, qui sans moi s'engouffraient dans l'éternel sommeil ! Auprès de combien suis-je arrivé trop tard et puis, je l'avoue, par pitié combien en ai-je laissé souvent dormir, tant le reflet du rêve transfigurait leurs pauvres visages, et pour ceux-là, les voyant si heureux dans l'inanité de leurs songes, j'ai hésité et passé mon chemin sans appuyer mon doigt sur leurs paupières closes, craignant pour eux les cruautés de l'avenir.⁴

Le monde a dix mille ans vécu de mon souffle robuste. La Grèce m'adorait ; ses villes et ses ports m'honoraient dans les temples jusqu'en Asie-Mineure et Rome elle-même m'a dressé des autels. [...] Quoique bannie un moment par le Christ, ma puissance est éternelle. Depuis, je l'ai chassé à mon tour du sanctuaire des cœurs ; je suis la santé de la vie, on m'appelle l'Indifférence. (« Hic Felicitas »)

Le Prince refuse l'indifférence et retourne à la Douleur et à la vie. De manière symbolique, l'acceptation de la souffrance implique, paradoxalement, une innocence retrouvée.

C – Retour en enfance et absolution

Contes pour lire à la chandelle

- lettre à Francis Besson du 29 septembre 1905, où il les présente comme « des contes blancs, ingénus, presque de premiers communiants, qui vous révéleront un Lorrain, j'en ai peur, inconnu de vous »⁵.
- Sur l'exemplaire dédié à Lucien Descaves, Lorrain refait le lien entre ses contes et l'enfance : « Des contes que vos enfants pourront lire, bien que de Jean Lorrain »

Les cloches : ce sont elles qui accueillent Otto et les moines lorsque Bertrade vient apporter sa rédemption à son cousin :

Une sonnerie claire et joyeuse les salua dans les airs : toutes les cloches en branle carillonnaient dans le clocher, et tous les moines sentirent une surprise exquise se fondre dans leur cœur. [...] Les cloches en branle sonnaient seules à toute volée.⁶

Et ce sont encore les cloches qui entonnent dans un printemps miraculeux un cantique de Noël pour fêter le retour de Peters à la vie quand l'enfant quitte le palais de Neighilde :

Ils gagnèrent ainsi tous les deux la banquise et la steppe et enfin la campagne, la campagne déjà verte des orges de mars, la campagne déjà bleue des pervenches d'avril, et partout, sur la route, les clocher des villages reprenaient en refrain l'humble et divin cantique :

Les cœurs ont fleuri pleins de roses blanches

Et voici venir le petit Jésus.

Et le prier, étant tombé à genoux, comprit que Bertrade était morte, qu'elle avait pardonné, et que lui aussi allait mourir.

A lui, son cruel bourreau, à lui, le farouche Otto, le sinistre prince Noir devenu le prince Rouge, aujourd'hui moine et repentant, elle venait en signe d'absolution apporter la gerbe éclatante et vermeille, les roses symboliques écloses de ses plaies, les fleurs de son sang.

Si « La Princesse sous verre » offre un parallèle plus discret entre les blessures de la princesse et les stigmates christiques, « Sainte Hilde de Courlande » insiste sur cette dimension christique :

³ *Princesses d'ivoire et d'ivresse*, p.188.

⁴ *Ibid.* p.186.

⁵ Lettre à Francis Besson, collection particulière.

⁶ *Princesses d'ivoire et d'ivresse*, p.227.

A son cruel bourreau des anciens jours, à celui-là même qui, dans les temps passés, l'avait torturée et vive crucifiée, comme au couvent complice qui avait autrefois accueilli le pêcheur et son crime et sa fuite, et puis son long remords, sainte Hilde de Courlande venait, en signe d'absolution, apporter la gerbe éclatante et vermeille, les symboliques roses écloses de la douleur et du repentir. (p. 296)

De la sainte à l'étrangeté presque dérangeante⁷, Lorrain fait une martyre. Idem pour Ranaïde

Et cela dura des heures ou des siècles, quand d'étranges petites voix lointaines – non, plutôt étouffées – la tirèrent doucement de sa torpeur, et ces voix disaient : « La princesse Ranaïde va mourir ». Et d'autres répondaient : « La reine Godelive est-elle pardonnée ? » Et les voix reprenaient : « Le sang lave le sang. La souffrance absout. La douleur purifie. La neige est un doux linceul. » Puis d'autres voix, comme sorties de l'épaisseur des murs, disaient dans un étrange colloque, les unes après les autres : « c'est ainsi que l'orgueil d'une race s'expie. Le ciel hait les superbes. Le cœur des grands est dur. La pitié fleurit chez les humbles. Trop d'arrogance enfante les monstres ; mais la neige est un doux linceul. » [...] Çà et là, dans leurs rangs, une silhouette se dressait, de berger ou de bûcheron frileusement encapuchonné, et bêtes et gens marmottaient des prières, et la reine ne s'en étonna pas, sachant que les bêtes parlaient la nuit de Noël. Sur le lit, la délicieuse créature de la veille, la blanche princesse Ranaïde agonisait, le sourire aux lèvres : la tapisserie tendue à la muraille représentait maintenant la Nativité du Christ ; par la porte ouverte, d'autres animaux arrivaient toujours.

La reine Godelive sentit deux larmes mouiller ses yeux secs ; une petite main les essuya doucement : une voix d'enfant chuchota : « Ma mère ! »

On trouva le lendemain les deux femmes mortes. (p. 327-328)

⁷Sainte sans miracle qui ne guérissait ni les lépreux ni les paralytiques (p. 291)